

*que
sais-je?*

**LA VIE
AU MOYEN AGE**

GENEVIÈVE D'HAUCOURT



PRESSES UNIVERSITAIRES DE FRANCE

cl

TFG 7/1/08

La vie au Moyen Age

QUE SAIS-JE ?

La vie au Moyen Age

GENEVIÈVE D'HAUCOURT

Archiviste-paléographe

Dixième édition mise à jour

77^e mille

puf

ISBN 2 13 036092 0

10^e édition : 3^e trimestre 1979

© Presses Universitaires de France, 1944
108, Bd Saint-Germain, 75006 Paris

INTRODUCTION

Nous appelons Moyen Age le millénaire qui s'étend des alentours de l'an 500 aux environs de l'an 1500, c'est-à-dire des invasions barbares et de la destruction de l'Empire d'Occident jusqu'après la prise de Constantinople par les Turcs (1453), qui marque la fin de Byzance, dernier avatar et dernière survivance de l'Empire romain.

Ces dix siècles qui furent la fin du monde antique virent la naissance de l'Europe, et lorsqu'ils s'achevèrent, la plupart des nations modernes avaient pris forme, nom et langue, étaient cimentées par tout un passé d'histoire particulière.

Transition entre la Romania et l'Europe, le *moyen âge* en a tiré son nom. Nulle période de l'histoire, mise à part l'époque révolutionnaire, n'a donné lieu à tant de légendes gracieuses, niaises ou absurdes. La mode et le parti pris s'en sont mêlés : au grand siècle, dédaigneusement, on affubla du mot *gothique* (c'est-à-dire digne des barbares goths) notre merveilleuse architecture française des XII^e-XV^e siècles. Au XVIII^e, toute une campagne de pamphlets fut menée contre les restes de la féodalité, à grand renfort de contresens historiques, d'informations fantaisistes et de phraséologie boursouflée. Entre autres « canards », on lança le « droit du seigneur » qui devait inspirer par la suite tant de romans-feuilletons. Car le moyen âge, mis en vedette par la politique, allait devenir un motif à exploiter. Ce fut un engouement.

Victor Hugo écrivit *Notre-Dame de Paris* et *Les Burgraves*, Viollet-le-Duc rebâtit le château de Pierrefonds en un style prétendument restitué. On fit des reliures « à la cathédrale », des pendules « style troubadour »... Bref énormément d'imagination et une partialité décidée « pour » ou « contre » une époque dont on rêvait avec d'autant plus de liberté qu'on la connaissait moins. Le croirait-on, ces divagations ont contaminé nombre d'honnêtes manuels de seconde ou troisième main, et voici pourquoi cette histoire qui est la nôtre est en vérité fort mal connue du Français moyen.

Pourtant elle a été étudiée avec diligence par maints savants et des plus grands. Quantité de documents ont été publiés par les savants Bénédictins, la longue lignée d'érudits formés par l'École des Chartes, les magnifiques éditeurs des *Monumenta Germaniae Historica* en Allemagne, des *Rolls Series*, de la *Selden society*, en Angleterre. D'excellents travaux ont été poussés sur quantité de points, des synthèses magistrales nous ont été données, mais leurs résultats semblent n'atteindre qu'avec lenteur le public, même celui qui se croit informé, puisque des légendes, dont la fausseté a été péremptoirement démontrée, trouvent encore créance (les « terreaux de l'an Mille » par exemple).



Quand le moyen âge s'ouvre, certains traits de notre pays sont déjà depuis longtemps acquis : fonds ethnique, aspect du paysage rural, outillage. La Gaule qui va, au long de ce millénaire, devenir la France, est peuplée depuis des siècles de races mal connues : la dernière vague est celle des Celtes. Les invasions du IV^e au X^e siècle, Wisigoths, Burgondes, Francs, Arabes, Bretons, Normands, ne détruisent ni ne submergent, en général, la population autochtone. Les nouveaux venus dont le nombre n'est relativement pas considérable sont surtout des guerriers. Arrivés seuls, ils font souche avec les femmes du pays.

Aussi, à part quelques exceptions (Basse-Bretagne), ils perdent rapidement leur langue avec la plupart de leurs coutumes et sont absorbés par l'élément indigène.

L'aspect du paysage rural est déjà créé dans ses traits essentiels. Une agriculture qui se perd — au sens propre — dans la nuit des temps a déjà donné aux différents pays leur physionomie, résultat d'une certaine façon de comprendre la collaboration de l'homme avec la nature et avec ses semblables. En certains terroirs, les paysans se groupent en villages serrés et tout autour d'eux s'étendent des « campagnes » où les champs s'étirent en lanières. Ailleurs les cultivateurs, individualistes, s'éparpillent en une poussière de hameaux ou d'exploitations isolées et défrichent des champs carrés ou irréguliers. Quand vient l'insécurité, les premiers font bloc, pour se défendre, les seconds se cachent dans les bois ou prennent la mer.

Au temps des invasions et surtout des ravages normands, bien des terres retournent à la friche, maint domaine déserté sera envahi par les buis du jardin (nos Boissy, La Boissière)... mais ce qui a été perdu pour la culture pendant la première partie du moyen âge sera généralement regagné, et au-delà, dans la seconde. Dès le x^e siècle, on assèche des polders. Du XII^e au XIV^e siècle, notamment, que de nouveaux essarts individuels ou collectifs (ces derniers sous forme de colonisation avec fondation d'un village sous l'impulsion du roi, d'un seigneur, d'un évêque : nos Bastide, Villeneuve...) ! Mais défrichements et fondations se font conformément aux modes culturels déjà connus et ne les bouleversent pas. La France du moyen âge continue un pays beaucoup plus ancien. Depuis longtemps existent villes, et maints villages, et un réseau de pistes, de chemins, sans parler des solides routes romaines.

Les villes vont se resserrer pour se mieux défendre jusqu'au XI^e siècle, puis grandir, les villages vont se multiplier. Le visage de notre pays, sans se modifier fondamentalement, va se préciser autour des traits préexistants. Au XIV^e siècle, il a pris son aspect actuel : il est bien peu de nos agglomérations qui n'aient existé à cette époque.

Quant à l'économie agricole et domestique du moyen âge, elle est aussi, pour le principal, un héritage : l'araire et la charrue, la quenouille, le fuseau et le métier à tisser, la façon de bâtir huttes et maisons, des recettes de cuisine telles que le *far breton* (qu'on appelle en Angleterre *pudding*) sont plus vieux que l'histoire et seront transmis jusqu'à nous. Des traditions artisanales complexes sont perpétuées : les vieilles potières de Saint-Jean (près Redon), dont les dernières viennent de s'éteindre, avaient conservé des recettes, un outillage, des

galbes de vases plus de deux fois millénaires. Malgré invasions et guerres, il y avait à l'écart dans les bois, les montagnes, des petits coins assez isolés pour n'être subvertis ni par la force, ni par les nouveautés, et se maintenir, de génération en génération, indéfiniment semblables à eux-mêmes.

Il y eut pourtant un prodigieux ensemble d'inventions anonymes, qui se situent entre le x^e et le xiv^e siècle. Elles opérèrent la plus profonde révolution qu'on eût vue depuis l'âge du feu et dont l'importance ne peut se comparer qu'à celle de la révolution industrielle, née de la vapeur et de l'électricité. Ce n'était rien moins que la « conquête » par l'homme de la force motrice des animaux, du vent et de l'eau, qu'il avait, jusque-là, très peu su utiliser, et dont la domestication, ruinant les impérieuses nécessités économiques qui avaient été à la base de l'esclavage, en amena désormais la disparition.

Au x^e siècle, modification du mode d'attelage du cheval, du mulet. Jadis étranglés, dès qu'ils tiraient, par la sangle molle qui leur serrait le cou, ils purent, grâce au collier rigide appuyé sur les épaules, traîner sans asphyxie, des fardeaux dix fois plus lourds; on les attela en flèche et on munit le véhicule qu'ils tiraient d'un avant-train mobile. La ferrure du cheval et celle des ruminants, répandues vers la même époque, permettent d'utiliser beaucoup plus leur force de trait. L'étrier, nouvelle invention, assure le cavalier sur sa monture et transforme la tactique du combat.

Une révolution est accomplie dans la navigation par la découverte du gouvernail moderne, remplaçant l'antique gouvernail-rame, si dur à mouvoir, et aux possibilités si limitées. Désormais, on va pouvoir construire des bateaux de plus en plus grands, qui passent de deux à trois et quatre mâts, aux xiv^e-xv^e siècles et de cent cinquante tonneaux, à la fin du xiii^e, au double un siècle plus tard. On utilise à plein les voiles, on invente un gréement qui permet de naviguer contre le vent. On peut, au lieu du seul cabotage, se lancer dans la navigation au long cours, ce que la boussole, connue vers 1200, et l'astrolabe permettent par ailleurs. On améliore les ports avec des écluses à sas, des cales sèches.

Les moulins à vent, imités des Arabes (et appelés *turquois* en Normandie), se répandent au xi^e siècle, ainsi que les moulins à eau.

A côté de ces grandes inventions, de plus petites, mais aux énormes conséquences : la brouette, le rouet, tellement plus rapide que la quenouille, le vilebrequin et la mèche qui transformeront le travail du charpentier, l'usage des roues dentées et engrenages (de bois) dont on trouvera de multiples appli-

cations, un véritable essor de l'horlogerie (horloges à poids et à échappement) et de la machinerie (pompes, machines à pilonner, pour la draperie et la fabrication du papier, à polir, etc.). Enfin de grands progrès de la métallurgie : qu'on songe à toute la science pratique qu'exige la fonte d'un carillon harmonieux, gloire des églises.

Puis ce sont de nouvelles cultures. Les Croisades ont fait connaître des arbres fruitiers, de nouvelles teintures, les vers à soie, que l'on ramène en France, mais plus tard seulement devaient venir l'abricotier, le sarrasin, le maïs, la pomme de terre et le tabac.

Mais ces inventions qui allègent la peine des hommes, augmentent la prospérité et vont permettre la découverte de la planète n'amènent pas de bouleversement. Dans l'ensemble, depuis les âges reculés où les civilisations paysannes avaient trouvé leur équilibre et presque jusqu'à nos jours, une très grande stabilité paraît le trait essentiel de la vie de nos ancêtres.

Et cette vie est surtout rurale. La civilisation urbaine des Gallo-romains avait été ruinée par invasions, épidémies, dénatalité, la disparition d'un pouvoir politique fort. Quand, à partir du XI^e siècle, les villes prospèrent à nouveau, la très grande majorité de la population n'en demeure pas moins à la campagne dans la proportion vraisemblable des neuf dixièmes.

Or, qui dit vie rurale dit habitudes sédentaires, particularisme, esprit de clocher. L'Europe féodale du X^e siècle eût pu demeurer dans une stagnation et un émiettement analogues à ce que nous pouvions voir récemment en Chine, s'il n'y avait eu, par des voies héroïques, transmission de la civilisation antique, et prédication universelle de la doctrine chrétienne, souvenirs d'un Empire universel à restaurer, idéal d'une chrétienté à faire coïncider avec le monde, idée d'une fraternité de tous les hommes, fils de Dieu.

La fleur de la civilisation : les lettres, les arts, les sciences, les bonnes manières, jusqu'aux fantaisies et aux modes, sont raffinements qui exigent des loisirs. Une société ne peut les élaborer que dans la mesure où les hommes ne sont pas absorbés tous et sans répit par les tâches d'une nécessité vitale. Or l'Occident connut des siècles de fer, entraînant l'extinction presque totale du commerce, un appauvrissement général. La campagne, elle-même, fut ravagée et dut se refaire, péniblement ; le grain ne donnait guère alors que trois fois la semence, et environ tous les dix ans les récoltes insuffisantes amenaient la disette (ce cycle est celui des taches solaires, et des famines récentes de l'Inde). On vivait à force de travail et d'économie, mais il n'y avait pas cette marge d'excédents qui permet luxe

ou loisirs. Les tâches essentielles absorbaient tout un chacun ; elles étaient divisées en deux secteurs : travail de la terre et artisanat (dévolu au peuple), sécurité (service militaire, police, administration), incombant aux nobles. Cette division du travail indique assez les énormes difficultés matérielles qui pesaient sur tous et ne laissaient subsister que le nécessaire.

Pourtant, la société médiévale trouva dans sa foi une inspiration qui lui permit de créer un troisième secteur : celui de la prière, à laquelle furent adjoints les travaux de l'esprit et les tâches en souffrance. Il fut assumé par le clergé, et surtout par les religieux. Tout besoin social suscita la création de monastères ou de congrégations appropriées — et c'est un des traits les plus originaux de ce temps : ce sont, par exemple, des religieux qui se firent bâtisseurs de ponts, en Europe : le célèbre pont d'Avignon est dû à saint Bénézet. Faciliter les pénibles traversées de rivières était, en effet, une grande œuvre de miséricorde. Moines ou religieux, au prix de la vie commune, de l'obéissance à un supérieur, de l'austérité de vie qui réduisait au minimum les besoins physiques, d'une discipline personnelle intérieure, qui leur permettait au surplus d'atteindre à une très grande noblesse et délicatesse d'âme, se ménageaient les loisirs nécessaires au maintien de la civilisation. Alors même que les laïcs : paysans, artisans ou guerriers, étaient tout absorbés par les tâches matérielles vitales, il restait dans les cloîtres des gens qui renonçaient à élever une famille, à vivre à leur gré, à bavarder, à manger de la viande, qui portaient des vêtements simples jusqu'à usure complète et, grâce à ces restrictions volontairement subies, gagnaient le temps d'apprendre à lire et à écrire, étudiaient le latin, copiaient des manuscrits : sans eux, la pensée antique serait à peu près totalement perdue et la Renaissance du XVI^e siècle eût été impossible. Ils apprenaient la littérature antique, la théologie et le droit, dessinaient, peignaient, bâtissaient, chantaient (le plain-chant nous a transmis les modes de musique grecs). Ils assuraient ainsi la transmission matérielle de la civilisation, cependant que, grâce aux heures de prière, de méditation, de travail silencieux, ils jouissaient du plus précieux et du plus rare des loisirs : celui qui seul permet la gestation d'une civilisation véritable, c'est-à-dire spirituelle. Ils exerçaient ainsi, seuls à certaines époques, le ministère de la pensée et de la réflexion, et c'est eux qui élaborèrent ce type de l'homme chrétien, charitable, humble, obéissant, détaché du « monde », que toute la société médiévale devait se présenter comme un modèle (et que l'*Imitation de Jésus-Christ* écrite aux XIV^e-XV^e siècles, et très souvent rééditée, a proposé jusqu'à nos jours aux chrétiens).

L'expansion monacale coïncida avec les époques les plus sévères du moyen âge : monastères bénédictins au temps des invasions, réforme clunisienne au moment des ravages normands, réforme cistercienne en pleine anarchie féodale. Elle fut favorisée à certains égards par la rudesse de la société : c'est parce qu'elle avait horreur de la grossièreté de la cour mérovingienne qu'une sainte Radegonde, par exemple, se réfugia, sitôt qu'elle le peut, dans un cloître. Sans les couvents, ces âmes délicates eussent été submergées par la barbarie contemporaine. Grâce aux monastères, elles purent se former en sociétés, et non seulement conserver leur idéal, mais en donner l'exemple rayonnant. Parce qu'ils maintinrent le niveau supérieur de la civilisation du haut moyen âge, ils empêchèrent celle-ci, dans son ensemble, de tomber trop bas et d'y stagner et ils abrégèrent, de toute façon, son temps d'épreuve. Ils fournirent aux laïcs des modèles, des conseillers, des éducateurs et des livres... Ce furent chez eux que les Carolingiens allèrent chercher les auxiliaires indispensables de la réforme qu'ils voulaient opérer. Ils donnèrent à la monarchie capétienne des précepteurs, des historiographes (les moines de Saint-Denis étaient chargés de rédiger la Chronique des règnes), et des ministres, tel Suger, abbé de ce même Saint-Denis, auquel fut commise, par Louis VII, lors d'une Croisade, la régence du royaume.

Les clercs redirent inlassablement aux rois que leur devoir était de faire régner la paix dans la justice, et ils furent parmi les agents les plus actifs de la restauration d'un pouvoir politique capable de procurer l'ordre, c'est-à-dire de donner aux champs et aux routes, au travail et aux transactions, la sécurité. Alors, l'homme peut obtenir de son labeur plus que le nécessaire, le commerce reprend, la société s'enrichit, connaît assez de loisirs pour faire reflourir une civilisation séculière, née de l'abondance et non plus de l'austérité. Cette civilisation s'épanouit dans les cours (les seigneurs sont riches quand leurs sujets le deviennent) et dans les villes commerçantes, où naît dès le XII^e siècle une industrie (tissage notamment) qui connaît déjà la division du travail et les formes modernes de mise en valeur et d'association des capitaux, de concentration des entreprises, et par conséquent, engendre de grandes fortunes mobilières.

La paix carolingienne s'était accompagnée d'une première renaissance, vite arrêtée, mise en sommeil, par les invasions normandes. Le XII^e siècle vit une deuxième renaissance, durable et poussée en tous les domaines : juridique, littéraire, artistique, économique. La chrétienté repeuplée défriche les campagnes, assèche des marécages, fonde dans l'Europe entière de nouvelles villes, crée l'industrie et le commerce et donne

à l'activité économique un essor éblouissant dont on a rarement vu l'analogie, retrouve le droit romain, élabore le droit canonique, invente les chansons de geste, découvre l'ogive qui va révolutionner l'architecture et donner origine au style « français » (*opus francigenum*) que nous nommons maintenant gothique, et met au point le vitrail.

Au XIII^e siècle, le moyen âge épanouit la civilisation dont il était capable au moment où un Saint Louis qui mourra (« martyr », dit Joinville) à la Croisade, gouverne dans la justice le royaume de France et cherche à faire régner la paix dans la chrétienté, au moment où l'on bâtit Notre-Dame de Paris, Amiens, Reims et Chartres, Canterbury, Tolède, Upsal, Bamberg, au moment où saint François d'Assise célèbre Dame Pauvreté, où saint Thomas d'Aquin intègre, à Paris, la philosophie d'Aristote dans la pensée chrétienne, où un saint Yves montre qu'en dépit de la lettre il n'est point de justice sans l'esprit. Ces pieux personnages incarnent à la perfection l'idéal d'un temps auquel ils présentent ses modèles et ses héros, cependant que Dante donne, de son esprit et de sa foi, cette géniale expression littéraire qu'est la *Divine Comédie*.

C'est à cette époque de maturité que nous nous placerons au cours de ce petit volume, pour donner un aperçu de la vie du moyen âge. Nous ne nous interdirons pas quelques références à d'autres siècles mais nous les daterons.

A partir du XIV^e siècle, le bel ordre se désagrège. Les abus du capitalisme entraînent les révoltes des « maigres » contre les « gros ». Puis la guerre de Cent ans, crise décisive du monde féodal et avènement des nations modernes, va promener le fer et le feu dans la France tandis que la chrétienté sera désolée par le Grand Schisme. La population décimée par la Grande Peste et par la guerre connaîtra de lourdes épreuves et regrettera l'âge d'or du « bon roi » Saint Louis.

CHAPITRE PREMIER

LA VIE MATÉRIELLE

I. — Ses conditions

Les conditions naturelles s'imposaient au moyen âge plus fortement que de nos jours. Notre civilisation urbaine nous a permis de « vaincre », comme on dit, le froid et le chaud, l'obscurité des nuits, la longueur des distances. Tous inconvénients dont nos ancêtres devaient s'accommoder à peu près comme certains de nos contemporains ruraux le font encore. Ils devaient se conformer à un rythme naturel qu'ils n'avaient pas encore inventé d'abolir.

La longueur du jour solaire réglait, comme elle le fait encore à la campagne, la journée de travail. L'éclairage artificiel était de qualité médiocre et exposait aux dangers d'incendie. Aussi, bien rares étaient les métiers où le travail de nuit était permis. D'un bout à l'autre de la société, on se reposait davantage l'hiver, on travaillait davantage à la belle saison, et l'horaire même des monastères s'y adaptait avec souplesse.

Contre le froid, on n'avait pas de moyens de chauffage parfaitement satisfaisants. Ce n'était pas faute de combustible. On avait la tourbe. Si la houille n'était exploitée que sur une toute petite échelle, le bois était à peu près partout en abondance et, grâce aux droits d'usage, le plus pauvre pouvait

aller ramasser les branches mortes dans la forêt voisine. Il ne se privait guère d'ailleurs d'abattre le bois vert et de commettre maintes déprédations. Le charbon de bois, léger, vite allumé, était un combustible de choix pour une cuisine rapide et pouvait donner un moyen de chauffage individuel d'ailleurs malsain. Généralement, on avait le feu de l'âtre : grosses bûches et grandes flambées. Seuls les gens de la ville se réduisaient, quand ils étaient pauvres, à de maigres feux, ainsi que les habitants de pays déboisés, réduits à brûler herbes sèches, bouses de vaches.

Mais les grandes cheminées évacuaient au-dehors presque toute la chaleur de la combustion. Aussi devait-on s'habiller chaudement. Même les plus pauvres avaient habits et couvertures fourrés. Puis on se donnait du mouvement. Rares étaient les occupations qui forçaient à l'immobilité puisque la très grande majorité de la population était — noble ou non — rurale.

La chaleur était plus malaisée à vaincre. Eglises et châteaux offraient la fraîcheur de leurs salles voûtées. Ailleurs il fallait bien se résigner à subir l'été sous des vêtements qui restaient pesants (tels encore les portaient hier, même à la canicule, nos rurales, nos religieuses, et la gent masculine). Cependant ouvriers ou paysans n'hésitaient pas à se dévêtir, à se mettre en bras de chemise ou même en simple caleçon, ainsi que nous le montre un bas-relief d'Amiens.

Bref, été comme hiver, le corps s'endurcissait, et des expériences assez récentes nous donnent à penser que la santé s'en fortifie.

Si le moyen âge s'accommodait plus rudement, mais souvent plus sainement que nous, des jours et

des saisons, il eut plus réellement à pâtir de la manière encore sommaire dont il avait résolu la question de la distance et des transports.

Il faut mettre à part le problème de la sécurité des routes qui est tout politique et qui fut résolu dès qu'il y eut un pouvoir fort, capable d'avoir une police et de se faire obéir, capable de rendre les divers seigneurs responsables de l'ordre sur leur territoire (on les oblige à indemniser les victimes des pillages subis dans la traversée de leur domaine). Au XIII^e siècle, les routes étaient généralement sûres, sauf guerre, et il restait alors la ressource de se faire délivrer des sauf-conduits par les belligérants et de voyager en caravanes armées.

Le problème des distances est une donnée physique. Pour le résoudre, il convient d'envisager deux facteurs : les chemins, les moyens de transport.

Pistes, sentiers ne manquaient pas. Certains, nous l'avons dit, remontaient aux époques préhistoriques et aux premiers peuplements. Rome avait construit depuis de solides chaussées. Mais aux périodes de crises (dépeuplements, invasions ou incursions), l'entretien en avait été négligé. Dès qu'arrivait la pluie, elles devenaient si malaisément praticables que le trafic par charrettes attelées devait être interrompu sur presque tous les parcours. On cessait alors de passer le long de la route devenue fondrière, on empruntait l'accotement, on empiétait sur les champs riverains, et petit à petit le tracé se déplaçait en restant parallèle à sa première direction. C'est ainsi que certaines routes romaines sont maintenant doublées à 30 ou 50 mètres de leur ancien parcours par la route actuelle, dernière position d'un chemin lentement déplacé au cours des âges.

Plus praticables que les voies de terre, surtout pour le transport de matières pondéreuses, étaient

les cours d'eau. On les utilisait donc aussi largement que possible. Des rivières maintenant délaissées par la navigation (tels la Loire, la Garonne et leurs affluents) étaient alors le siège d'une importante batellerie. Il n'était jusqu'aux torrents sur lesquels on ne fît au moins flotter le bois abattu en amont. (Chacun sait que les flottages sur l'Yonne, remontant au xv^e siècle, pour le moins, ont duré jusqu'à nos jours.)

L'eau était alors le grand moyen de communication. Mer ou rivière permettaient le transport, sinon rapide, du moins massif, de la pierre, du sable, du grain, du vin... Ce qui nous explique, entre autres, pourquoi le roi d'Angleterre a pu se maintenir si longtemps en Aquitaine, pourquoi le trafic principal des vins de Bordeaux s'est fait vers la Grande-Bretagne, pourquoi les premières grandes villes commerçantes ont été les ports de mer ou de rivières, et nous donne la clef du développement urbain.

Les villes, c'est-à-dire des agglomérations de consommateurs, ne pouvaient se former et s'accroître que dans la mesure où elles trouvaient de quoi satisfaire à leurs besoins notamment en matière de ravitaillement alimentaire. Toutes petites, elles avaient, dans l'enceinte même, des jardins, des granges et des hangars qui permettaient d'entreposer les récoltes de l'année, faites sous les murs. Plus grandes et peuplées en majeure partie, non plus d'agriculteurs exploitants ou des propriétaires de la campagne environnante, mais d'artisans, de commerçants, d'hommes de lois, d'administrateurs et de fonctionnaires, il leur fallait s'annexer économiquement — et le plus souvent administrativement — les villages voisins avec leurs terres. De 6 ou 8 km à la ronde, on peut venir à pied, à cheval ou en charrette, approvisionner le marché ou les revendeurs, les « regrattiers ». D'ailleurs, les villes dispo-